

L'homme et les mots, obstinément

Avec opiniâtreté, acharnement, entêtement à continuer sans raison, à poursuivre sans but, l'énergie de cet écrivain s'est canalisée dans des fragments. En marge de l'autobiographie et de la méditation philosophique, il vise un soi-même qui se dérobe. OSTINATO en italien prenant une figure musicale, du pessimisme, voire du désespoir, s'élève le chant du cygne de Louis-René des Forêts.

Le fragment peut apparaître comme ce qui fut préservé des ravages du temps ou de la censure de l'auteur. Il s'impose parfois comme expression définitive sans la sécheresse de la maxime, l'autorité de la sentence. Il arrive que ce ne soit que l'ébauche du grand œuvre moins inachevé qu'inachevable. Jaillissement enfin d'une vérité amère, il fait entendre un ton *unique* dans un texte éclaté aux multiples points de vue.

Contre tout esprit de système, le fragment supprime les transitions artificielles, autorise la contradiction interne. L'auteur coupe plusieurs fois son chemin dans une errance de labyrinthe où les blancs marquent un temps pour le repos, un temps pour la réflexion. Ouvert à la réplique du lecteur, cet intertexte devient lieu d'une confrontation muette.

Parler de soi à la troisième personne change le rapport de l'auteur avec lui-même comme avec son lecteur. S'agit-il d'un juge impartial de lui-même ? Mieux qu'un masque, celui du romancier caché derrière son héros ou son héroïne, le « il » peut marquer une distance un peu ironique à l'égard de soi-même. En éliminant le « Je » de la confession publique, il refuse l'impure complicité du lecteur-voyeur.

Comme dans un miroir, Louis-René des Forêts découvre les personnages qu'il fut en même temps ou successivement. L'enfant et le pensionnaire, le fils et le père, le militaire et le résistant, l'ami et l'amoureux, celui enfin qui se fixe sur le papier et n'est que langage. Ce dernier devrait attendre une immortalité toujours précaire qui passe de chrétien à l'écrivain.

Le maçon, le jardinier, l'ébéniste ne peuvent confondre leurs outils et le matériau ou la matière qu'ils traitent. Pour l'écrivain la distinction entre l'œuvre et l'outil est plus subtile. Celui-ci a d'ailleurs des virtualités qui lui échappent et le font douter de sa maîtrise. Louis-René des Forêts regarde le langage avec suspicion. Le « trop bien dit » qu'il condamne c'est le « bien écrit » de ces lecteurs dupes de la rhétorique pour qui de fausses élégances sont des signes de qualité.

Comment rendre sensibles à autrui les épreuves que la vie inflige sans recourir à ce que Louis-René des Forêts nomme encore « la détestable beauté des phrases »? Faut-il se résoudre à sublimer le mal-être par le charme poétique ? Comment dire ce qui affecte profondément sans recourir à toutes les ressources du langage ? Ces questions sans réponse alimentent la création.

La beauté ne serait rien si elle n'apparaissait pas en premier lieu comme la vérité (blanche ou noire). Ebranlement intérieur, sentiment de toucher le fond de l'être et des choses. Il ne dépend pas de l'auteur que la figure qu'il donne à cette vérité, qui est d'abord la sienne, soit jugée belle ou non. Son exigence est ailleurs et le Temps seul fait des vainqueurs de l'éphémère.

Louis-René des Forêts demande à la musique ce que les croyants demandent à leur religion. Pour qui sait l'accueillir la poésie simplement parlée atteint la plus haute spiritualité aussi bien que dans sa transfiguration par le chant. Mais dans notre univers babélien même la musique dite pure n'est pas vraiment universelle. Elle aussi vit sur de beaux malentendus.

Notre capital linguistique nuirait, selon OSTINATO, à la candeur de l'enfance rapprochée de l'heureuse inanité de l'idiot. Dans les multiples épreuves de la condition humaine, les tourments sont-ils aggravés par le fonctionnement même de l'esprit ? Cependant, au-delà de la « fameuse clarté raisonnante », le poète accède grâce aux mots à un monde à la fois obscur et lumineux. Samuel Wood réplique à Louis-René des Forêts.

L'ex-pensionnaire des « bons pères » devenu agnostique ou athée transfère certains termes ou certaines notions du religieux au poétique. En parlant de la « dévotion au langage », Louis-René des Forêts envisage le retour d'une « grâce » que n'éclaire guère la lumière de l'espoir. Au lecteur de juger si l'écrivain en est digne. « La grâce plus belle encore que la beauté », a dit l'écrivain qui a tout dit.

Homme en proie au langage, Louis-René des Forêts parle d'intempérance, d'hémorragie verbale. C'est alors une atteinte à la maîtrise, à l'intégrité. Quand il emploie les termes de surabondance, de profusion, de prolifération, l'aspect négatif s'efface sinon Rabelais et Lautréamont sont exclus de la littérature.

Dans ce livre du Doute et de la Mort, le trop plein de paroles rappelle le délire langagier de l'enfance, l'ivresse verbale de l'adolescent aux appétits sauvages, mais avec l'autorité de l'expérience qui se tempère de nostalgie. En brûlant dans les mots l'énergie rémanente, le vieil homme ressent le froid de l'âge et sait en toute lucidité quelle sorte de silence l'attend.

Extrait de *Critique figurative*, inédit, 1997